

Prédication par le pasteur Robert Philipoussi.
26 octobre 2025. Oratoire du Louvre.
LECTURES
Jean 1, 7-13. Luc 17, 5-6

PRÉDICATION *Si vous aviez la foi...*

Dans la bonne ville de Wittenberg, autour des années 1514-1516, dans la « tour du cloître noir », ce petit bureau chauffé où Martin Luther étudiait, tout à coup, « une lumière s'est levée », raconte-t-il. Et il ajoute qu'il est « entré par des portes grandes ouvertes dans le paradis même ».

L'événement décisif qui a bouleversé Martin Luther — et qu'il a lui-même appelé plus tard son « expérience de la tour » — s'est produit lorsqu'il méditait Romains 1,17, un passage que je cite : « *Car l'Évangile révèle la justice de Dieu par la foi et pour la foi ; selon qu'il est écrit : le juste vivra par la foi.* ».

Je me demande s'il faut dire ou non que traduire par « foi » le mot hébreu présumé correspondant de ce passage « le juste vivra par la foi » tiré du petit prophète habacuc, est problématique.

Oui, la « foi » telle que nous nous l'imaginons en général n'a pas de correspondant direct en hébreu. Ici on pourrait plutôt traduire par « constance ». « le juste vivra par la constance, la persévérance ». Ce qui change un peu, non ?

Dire cela pourrait signifier que l'affirmation de la fameuse devise « sola fide » en français « la foi seule », - une devise chère aux protestants - serait basée sur une traduction approximative.

Et cette approximation originelle viendrait de Paul, l'écrivain, polémiste et auto proclamé apôtre, celui qui a écrit l'épître aux Romains, laquelle était la source de la révélation de Martin Luther.

Cette appropriation chrétienne et en particulier protestante du passage de l'ancien testament « *le juste vivra par la foi* », est bancal sur le point de la foi, justement.

Une remarque qui, quand même pourrait aider grandement beaucoup de gens qui se posent sans cesse la question et se demandent, et se sentent parfois obligé de répondre, de leur foi, s'ils l'ont, s'il ne l'ont pas, s'il faut ou non distinguer cette super notion d'une autre, qui serait celle de « la croyance » : avec cette binarité « la foi, c'est bien, la croyance c'est mal, ou relatif » ou s'il faut distinguer « la foi » de « la religion » : la foi c'est bien, la religion c'est secondaire, contextuel.

Oui, Luther dans sa méditation, comme l'a fait Paul avant lui, cherche les sources anciennes pour appuyer son propos, mais il ne sait pas, ne peut pas se rendre compte et le dire n'est presque pas une caricature, que « la foi » est une invention chrétienne.

Dans le grec du nouveau testament, le mot employé

renvoie à la confiance. Ce qui n'est certes pas sans aucun rapport avec la persévérance, mais cela évoque un chemin de sens vraiment parallèle.

En réalité, cette notion de foi illustre une différence majeure avec le judaïsme, et aussi avec l'Islam ; ce dernier, bien qu'issu d'un creuset judéo-chrétien, conditionne la foi à la pratique, l'un n'allant pas sans l'autre. Tandis que pour les chrétiens, les deux notions sont distinguées, à tort ou à raison. Et le protestantisme et en particulier Luther, a sans nul doute contribué à accentuer cette distinction, mais il a par ailleurs donné à la notion de « la foi » son côté existentiel et personnel. Si on a la foi, on a surtout « sa foi ». Par exemple « la foi protestante » qui se distinguerait de la foi catholique. Ou sa foi personnelle. C'est très protestant, une foi *personnelle. Personnalisée.*

Étonnant concept, la foi, d'une grande plasticité.

Mais ce serait dramatique un jour anniversaire de la Réformation et le jour où se sont déroulés deux beaux baptêmes d'aller se permettre de critiquer Luther dans l'émergence intime du mouvement protestant et de douter crânement de la solidité de la notion même de « foi ».

En réalité, ce qui donne de la force à la révélation de Luther, une force telle qu'elle va produire un cataclysme et un schisme majeur dans la chrétienté, c'est pas la question de la foi.

D'abord, et même si cela semble anodin, nous constatons que Luther a sa révélation dans un moment d'étude. Non pas dans une extase autonome, non pas dans un coup de tonnerre, mais par le truchement d'une étude de texte. Sa révélation vient de l'exercice de son intelligence.

En filigrane, et sans le savoir, Luther donne le ton protestant : le protestant sera celui qui se confronte aux textes, se les coltine. Des textes qui seront autant de garde fous aux dérives, car d'abord, avant de dire, il faut étudier, comparer, traduire, interpréter. Et ça, comme fondement, c'est remarquable. Tant de gens aujourd'hui prétendent se référer à la Bible sans même l'avoir lue, et a fortiori pas étudiée. C'est bon de voir un moment d'étude comme l'acte fondateur du mouvement de la Réforme.

Mais ce qui est encore plus important, c'est que cette étude fondatrice l'a mené à une réinterprétation d'un mot. Ce nouveau point de vue va devenir le nerf de la Réforme : ce mot c'est « la justice ».

Le bouleversement de Luther s'est opéré :

- quand, pour le salut de son corps même, - puisqu'auparavant, ce grand intellectuel s'affligeait à lui-même des pratiques de pénitences-
- quand il a enfin compris que la justice de Dieu ne renvoie pas au jugement, mais à la justice qui justifie c'est-à-dire qui sauve et qui pardonne sans que nous ayons besoin de nous exténuer à implorer la grâce, une

grâce qui s'éloigne sans cesse dès lors qu'on veut la posséder, mais qui se révèle offerte dès qu'on renonce à se justifier soi-même. Le Dieu juste découvert par Luther n'a pas besoin pour nous aimer de nos mérites.

Tout à coup, le ciel se vide de ce dont il avait été encombré. Tous ces ustensiles fort utiles au pouvoir démentiel d'une église de ce temps, un pouvoir, une emprise qui reposaient essentiellement sur la peur du jugement et de la condamnation éternelle; une peur favorisée par l'interdiction de l'accès aux textes sources. L'accès était réservé aux clercs, dont un certain Martin Luther.

Si Dieu est juste, c'est qu'il est bon et qu'il justifie, non pas dans le sens moderne de « justification » « *je n'en peux plus de toutes ses justifications* », mais dans le sens ancien de rendre juste, malgré, par dessus, notre faiblesse.

Donc oui, on pourrait dire que la découverte de ce Dieu de toute grâce se fait par « la foi », mais celle-ci n'a pas de consistance forte, elle est juste une façon de parler de la reconnaissance de ce Dieu là, qu'il est ça, qu'il fait ça, et qu'il n'est plus, n'a jamais été ce Dieu tellement anthropomorphe qui mesure, tel un apothicaire pervers, les poids de nos fautes et nous donne des charges de pénitences comme des médicaments à vie, qui ne soignent rien mais qui doivent sans cesse être renouvelés. L'église du 16 siècle avait un marché sans cesse renouvelé par le désir et la peur. On pourrait la comparer aux Big Pharma de l'âme. Luther a fait voler en éclat ce marché.

C'est la justice qui est au cœur de la découverte de Luther, cette justice dont il avait lui-même besoin. Ce n'était pas la foi, car la foi, au fond, personne ne sait ce que c'est.

Ce qui nous amène à un des textes choisis pour ce matin. *5 Les apôtres dirent au Seigneur : Donne-nous plus de foi. 6Le Seigneur répondit : Si vous aviez de la foi comme une graine de moutarde, vous diriez à ce mûrier : « Déracine-toi et plante-toi dans la mer », et il vous obéirait.*

Je dirais donc que Jésus avait tout compris, 16 siècle avant Luther et même mieux compris car il insistera aussi et sans cesse sur le lien à tisser entre cette référence au Dieu juste avec nos actions justes en miroir.

Actions aussi gracieuses que le Dieu de Jésus est gracieux.

On ne peut pas avoir plus de foi.

Puisque tout bonnement, on ne peut pas littéralement « avoir la foi ».

La foi, c'est une façon de parler de ce Dieu qui peut très

bien déraciner tous les muriers qu'il veut. Jésus rit de ces apôtres comptables. Parce qu'il sait que ce n'est pas la foi le problème.

Le problème c'est la justice qui est entravée par la cohorte de ceux qui finiront par jeter Jésus sur une croix, parce qu'il parlait de la justice qui pardonne et pas du jugement qui enferme dans la honte et le ressentiments éternels et qu'il mettait en péril le marché religieux.

Le baptême se donne à celui qui demande. L'acte du baptême est une métaphore pratique de Dieu lui-même qui se donne à qui le demande.

Le baptême de Sabine aujourd'hui va jusqu'à exprimer le fait que Dieu se donne même sans une demande explicite, par le truchement et la confiance de parents qui font le pari que plus tard, lui raconter ce qu'il s'est passé ce dimanche 26 octobre, le jour anniversaire de la Réformation, ça va lui être d'un grand secours.

Que cette proposition qui a lui a été faite, son baptême, est le signe même de la grâce, et qu'elle que soit sa théologie future, quelle que soit sa façon de s'approprier ce souvenir qu'elle n'aura pas, mais qu'elle aura vécu, il pourrait devenir important pour elle de désigner ce moment dans sa vie, que nous avons tous vécus, comme ce moment de pure gratuité d'un amour sans condition. 1

Quant au baptême d'Estelle, c'est presque exactement la même chose. Pour elle aussi, son baptême est le signe visible d'une grâce certes invisible, mais nécessaire, fondamentale. Certes, Estelle, peut déjà en témoigner, ce qu'elle a fait.

Mais seule vraie distinction c'est qu'Estelle pourrait porter Sabine dans ses bras et que pour l'instant, l'inverse n'est pas possible.

Mais aujourd'hui, pour toutes les deux, il a été révélé qu'elles sont devenues des sœurs. Ce qui rappelle le premier texte que j'ai lu pour cette prédication, qui évoquait cette *vraie lumière qui a donné le droit de devenir enfants de Dieu*. Le droit s'applique, c'est la justice qui se manifeste.

Enfants de Dieu. Estelle et Sabine ont été toutes les deux ée gracieusement adoptées par le Seigneur lui-même. En toute simplicité et toute grâce.

C'est pourquoi, je tiens à ce que vous fassiez connaissance au verre de l'amitié qui conclura ce culte.

AMEN.